

Une colonie grecque de Marseille, IV^es. - I^{er}s. av. J.-C.

Hyères Patrimoine IX



Olbia, la bienheureuse

C'ÉTAIT AVANT HYÈRES

L'archéologie est une quête de l'origine des choses. Tandis qu'elle fouille le temps et exhume les vestiges de civilisations disparues, on mesure la fragilité de la nôtre qui leur doit d'être apparue à son tour.

L'archéologie est une aventure : à la recherche d'un passé enfui et de ses restes enfouis, sous la terre ou sous la mer, pour, de couches en couches, tenter d'atteindre la réalité de ce qui fut. Une idée simple l'anime : la vérité est au fond des choses, pas à la surface. On sera donc, selon qu'on y va ou non, profond ou superficiel. Et l'archéologue apparaît ainsi comme un aventurier des profondeurs vers lesquelles il descend pour approcher une vérité par essence cachée.

Bien avant les Hyérois, il y eut ainsi les Olbiens. Et la chance actuelle d'Hyères est de posséder sur son territoire un trésor archéologique inestimable : le site antique d'Olbia, à l'endroit où le tombolo ouest de la presqu'île de Giens rejoint le continent. Hyères peut ainsi voir d'où elle vient et méditer sur son histoire, depuis l'époque d'Olbia quand, au IV^e siècle av. J.-C., les Grecs de Massalia fondèrent cette colonie-forteresse pour se protéger des pirates ligures et garder la maîtrise de la mer.

Et ce trésor est d'autant plus précieux que le dispositif de cette place forte de 165 m de côté n'a pas été détruit par une urbanisation aléatoire comme à Nice, Antibes ou Agde. C'est, dit Michel Bats, directeur de recherche au CNRS, « la seule colonie massaliote formellement identifiée, la seule intégralement préservée, fouillable et présentable au public dans un espace littoral facile à mettre en valeur. »

Et maintenant que l'État, propriétaire depuis 1955, a, dans le cadre de la loi de 2004 relative aux libertés locales, transféré la propriété du site à la Ville d'Hyères selon la volonté de feu Léopold Ritondale, il nous appartient de consolider, de mettre en scène et d'ouvrir au public ce patrimoine exceptionnel.

C'est une nouvelle page culturelle qui s'ouvre pour Hyères. Elle invite à jouer avec le temps qui nous emporte. À nous d'être à la hauteur et de l'écrire ensemble.

Jacques POLITI
Maire de la Ville d'Hyères

François CARRASSAN
Premier Adjoint

Phocée et l'expansion du monde grec

Le monde grec antique est un ensemble de Cités-États réunies par une culture et une langue communes. Partis de la péninsule balkanique, les Grecs s'établissent d'abord dans tout le bassin de la mer Égée, dans les îles, et sur les rives de l'Asie Mineure. (Turquie). À partir du VIII^e s. av. J.-C., certaines cités fondent des colonies en Italie du sud et en Sicile, puis sur les bords de la Mer Noire. Les motivations de cet essaimage sont à rechercher dans les besoins en terres nouvelles relatifs à l'expansion démographique, à l'accaparement du sol par quelques familles et à l'instabilité du pays. Phocée (importante cité de la côte turque), principalement motivée par des intérêts commerciaux, est l'une des dernières à participer à ce mouvement d'expansion. Au VI^e s., elle fonde en Méditerranée occidentale, les colonies de *Massalia* (Provence), *Alalia* (Corse), *Emporion* (Catalogne) et *Élée* (Campanie). Ces dernières jouent d'abord le rôle de comptoirs (*emporion* en grec) dans lesquels les matières premières (argent, étain, cuivre, céréales) et les esclaves, issus de l'arrière pays gaulois ou ibérique, sont échangés contre des produits finis (vaisselle, objets de luxe, vin, huile). Ces comptoirs sont fréquentés par tous les navigateurs méditerranéens, grecs, étrusques ou phéniciens et participent directement à l'accroissement des richesses de leur cité-mère. Lorsque Phocée tombe aux mains des Perses vers 540 av. J.-C., une partie de ses habitants émigre vers les colonies.



Carte des colonies de Phocée ● et de Marseille ●

Marseille et son réseau de colonies fortifiées

Après la fondation de Marseille (*Massalia*), vers 600 av. J.-C., par les Grecs de Phocée, les échanges commerciaux avec les autochtones se renforcent et deviennent réguliers. Les Massaliotes appuient leur prépondérance sur l'exploitation des ressources maritimes (pêche, commerce). Ils enseignent aux indigènes l'art de la navigation que certains utilisent, notamment sur les côtes provençales, pour se livrer à la piraterie. Pour assurer la maîtrise des liaisons entre l'Italie et l'Espagne, Marseille édifie des colonies-filles : *Agathé* (Agde), *Tauræis* (Le Brusc, Six-Fours), *Olbia* (Almanarre, Hyères), *Antipolis* (Antibes) et *Nikaia* (Nice). Ces établissements fortifiés accueillent des colons venus de Marseille, citoyens-soldats qui peuvent être sollicités à tout moment pour intervenir rapidement en cas de menace face aux indigènes. Toutefois, ces agglomérations sont en même temps des lieux de rencontre avec les autochtones pacifiques et de possibles escales pour les navires longeant la côte.

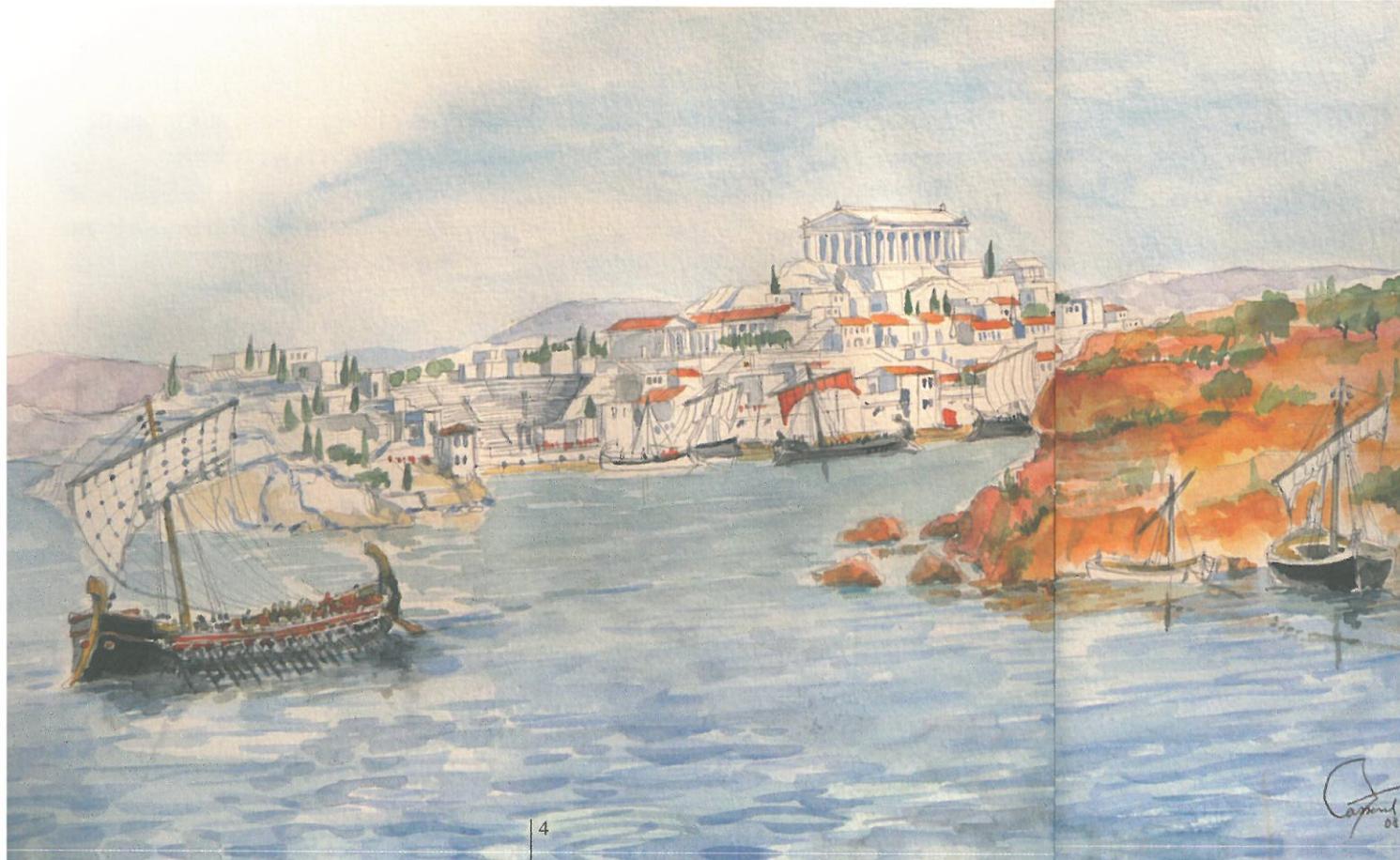


Le tombolo de Giens en formation dans l'Antiquité : hypothèse de restitution.

Un site privilégié pour accueillir Olbia

À l'entrée de ce long couloir naturel que dessinent les Îles d'Hyères, Olbia est une étape pour le petit cabotage et un refuge pour la navigation dès lors que les conditions météorologiques sont difficiles. Son port de lagune est naturellement protégé par un tombolo aujourd'hui immergé, primitivement situé à l'ouest de l'actuel. Les conditions terrestres sont également propices : installée sur un plateau rocheux légèrement incliné vers la mer, en bordure d'une plaine pouvant accueillir des cultures, la ville est encadrée par des barrières naturelles : plusieurs collines à l'Ouest (Costebelle et le Mont des Oiseaux) et une zone marécageuse à l'Est. Au-delà, s'ouvre la vallée du Gapeau qui constitue, entre Marseille et Fréjus, une voie de pénétration depuis la côte vers l'arrière-pays. Largement exploités au Moyen Âge et à l'époque moderne, les salins offraient peut-être déjà leurs ressources aux Olbiens.

Vue hypothétique du port de Marseille dans l'Antiquité.



L'entrée dans la ville

Une fois débarqué dans le port, une simple plage sur laquelle on tire les bateaux, le nouvel arrivant rejoint un rempart massif et pénètre dans la ville par la porte Est, seule porte charretière de l'enceinte, protégée par deux tours, interne et externe et d'une chicane. Il se trouve alors au début d'une longue avenue, large de 5,20 m, partiellement dallée et bordée ponctuellement de trottoirs. Des îlots d'habitations rectangulaires de 34,50 m sur 11 m, séparés par des ruelles étroites de 2,10 m, rythment de façon régulière la voie qui débouche à l'Ouest sur le sanctuaire principal d'Olbia, légèrement surélevé et visible dès l'entrée. Un deuxième axe principal, orienté Nord-Sud, croise perpendiculairement cette voie au centre de la ville. Quatre quartiers identiques sont ainsi délimités. Au sein de chacun se répartissent dix îlots d'habitations.

Sous la protection des dieux

Conformément à la tradition dans les cités grecques, Olbia complète son système défensif par une protection divine. C'est d'ailleurs près de la porte et des remparts que se concentrent invocations magiques et cultes religieux.

Dès l'entrée, la représentation d'un phallus sculpté sur un bloc est censé éloigner les puissances maléfiques et offre au regard de l'étranger l'image de la puissance virile et protectrice de la ville.

Quelques mètres plus loin, les «déeses-mères», maîtresses des eaux sacrées et liées au principe de fécondité, font l'objet d'une invocation à travers une inscription « METRON » visible sur un autre bloc, sans doute encastré dans la tour interne qui protégeait l'entrée de la ville. Contre la muraille, au Nord et à l'Ouest, se dressent les deux sanctuaires. Lors des essaimages des cités, les cultes principaux des métropoles sont transférés dans les colonies. Le grand sanctuaire d'Olbia qui domine la ville est donc probablement dédié à Artémis, culte fédérateur des Phocéens. Une

inscription à la déesse Aphrodite, permet d'identifier le second sanctuaire. Sur l'un des murs externes, est également visible une invocation au « HÉROS » sans préciser son nom. Il pourrait s'agir d'Héraclès, héros civilisateur par excellence, qui avait ouvert la route allant de l'Espagne à l'Italie en passant par le sud de la Gaule.

Restitution hypothétique de l'entrée principale. À l'arrière-plan le grand sanctuaire, probablement dédié à la déesse Artémis.

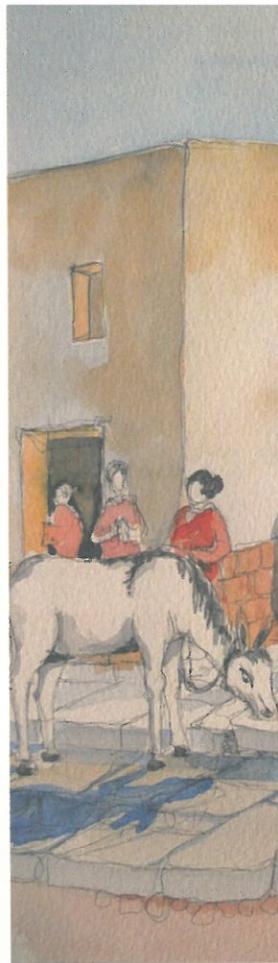
L'étranger peut être surpris par la régularité de cette trame urbaine qui laisse une place bien faible à la fantaisie. Elle lui rappelle toutefois celle d'autres colonies grecques ou romaines récemment édifiées. Ce plan est le résultat d'une conception d'ensemble permettant une répartition égalitaire entre les colons, tout en répondant aux exigences militaires de cette petite forteresse.

Les habitations

À l'abri des remparts se loge une population d'une centaine de familles. Lors de son installation, chacune d'entre elles a reçu un lot d'habitation dans l'agglomération et sans doute un lot de terres cultivables hors les murs pour subvenir à ses besoins. À l'origine, le partage est égalitaire entre les colons. D'après la fouille du seul îlot intégralement étudié (îlot VI), les logements correspondent à un espace carré d'environ onze mètres de côté. Chaque îlot d'habitation peut donc comporter trois maisons mitoyennes de ce type. Ces maisons de 120 m², dimensions appréciables étant donnée l'échelle modeste de la ville, peuvent accueillir un dortoir, une salle commune, une petite salle de réception, éventuellement un atelier, le tout organisé de part et d'autre d'un couloir prolongé ou non d'une cour. Le sol de certaines pièces, à coup sûr les plus importantes, est recouvert d'un béton étanche. Les autres parties de l'habitat comportent un sol en terre battue ou recouvert de sable de la plage, régulièrement nettoyé et entretenu. La construction est simple à mettre en œuvre avec ses murs de briques en terre crue, posées sur des solins de pierres qui les protègent des remontées humides. Un enduit de terre recouvre les murs. Les toitures semblent être en roseaux recouverts d'argile. Fonctionnels et austères, ces logements sont à l'image de la ville et de ses

habitants, sans doute recrutés parmi les couches les moins favorisées de la population marseillaise. Avec le temps, certaines familles s'enrichissent, d'autres s'appauvrissent et le découpage interne des îlots évolue.

Proposition de restitution de l'organisation interne d'un îlot d'habitation.



Scène de la vie quotidienne sur la place du puits

La place du puits

Au cœur de la ville, au croisement des deux voies principales, se trouve le puits public bordé d'une petite place dallée. C'est un lieu de vie et de convivialité où chaque jour les femmes et les enfants viennent puiser l'eau nécessaire aux familles. Avec une ouverture carrée de plus de deux mètres et une profondeur de huit mètres, l'ouvrage est conséquent. Son cuvelage circulaire, intact, est construit à l'aide de larges blocs de grès. Au fond, le puits est directement creusé dans la roche qui donne accès à la nappe phréatique. Autour de la margelle carrée, les traces d'un système de puisage en bois sont visibles ainsi qu'une rigole creusée dans le dallage. En l'absence d'autres vestiges dans les zones fouillées, ce puits devait être le point unique d'approvisionnement en eau de la ville, peut-être complété par des réserves individuelles.

La préparation du repas

Au sein des habitations d'Olbia, le lieu réservé à la cuisine se trouve dans le vestibule central ou la cour attenante. Il est signalé par la présence d'un foyer généralement constitué d'une simple plaque d'argile rougeie par la flamme. Les aliments sont cuits sur des braises accumulées sur ces plaques ou disposées à l'intérieur de braséros. Il existe aussi des fours fermés rectangulaires ou circulaires, pour la cuisson des galettes.

La vaisselle utilisée pour la cuisine est très spécialisée. Mortiers, pots, marmites et faitouts sont les instruments indispensables aux cuisinières grecques d'Olbia. Bien que l'usage d'éléments métalliques ne soit pas exclu, la vaisselle du quotidien est essentiellement en céramique, matériau peu onéreux qui résiste bien au feu et conduit correctement la chaleur.

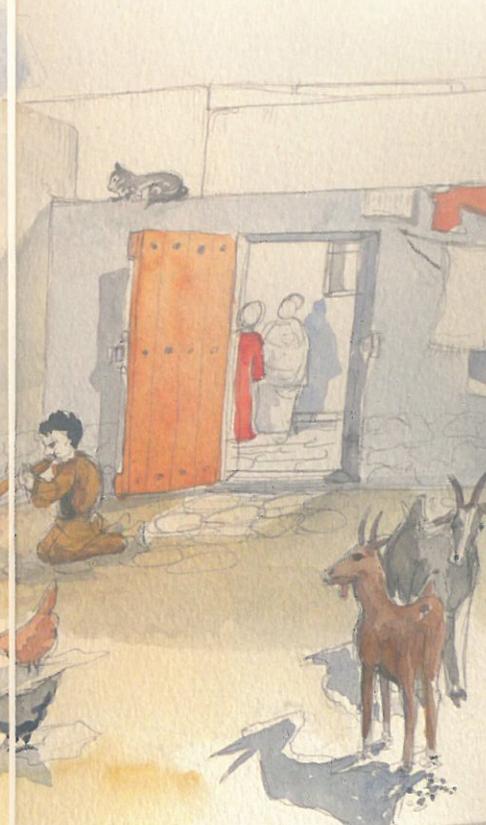


Dans les mortiers les aliments sont broyés, malaxés, pétris, mélangés. Les pots et les marmites servent à faire bouillir des liquides et cuire les soupes ou les purées, alors que les faitouts, plus larges et moins profonds, conviennent particulièrement à la cuisson du poisson, doucement mijoté dans son jus, parfois assaisonné d'herbes et de vin.

Autour de la table

Dans les riches demeures grecques les banquets sont fréquents. Abondamment décrits par la littérature et l'iconographie antique, ces rassemblements festifs sont réservés aux hommes qui se délectent de vin aromatisé coupé d'eau, et de mets raffinés.

De telles réunions existent à Olbia, à un niveau plus modeste, dans une pièce spécifique (*l'andrôn*) au sol bétonné, mais les repas quotidiens doivent être envisagés selon des modèles différents. La salle à manger ne correspond pas à un espace clairement défini. C'est sans doute à proximité du poste de cuisson que les membres de la famille consomment leur repas, assis sur des tabourets, accroupis ou peut-être même debout, pour les femmes et les enfants.

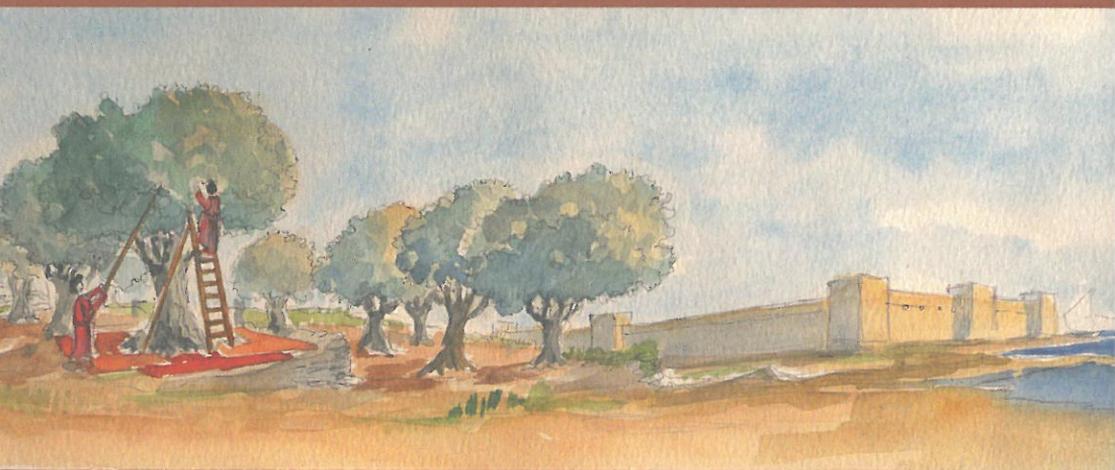


Des plats de service permettent de transférer le contenu des récipients de cuisine à fond bombé. Ils sont accompagnés de cruches pour l'eau. Chaque individu peut disposer d'un service d'assiettes pour le poisson et la *maza* (sorte de polenta d'orge), de coupes et de bols pour les mets plus liquides et pour les boissons. On mange avec les doigts ou à l'aide de cuillères, utilisées aussi pour le service, et de couteaux pour la viande, plus rarement consommée. Le repas consiste le plus souvent à tremper la galette ou la *maza* dans le plat d'accompagnement : soupe, purée ou poisson.

Scène de repas dans un habitat grec.

Les ressources alimentaires

Afin de garantir l'autonomie de la colonie, les premiers Olbiens se font pêcheurs, agriculteurs ou éleveurs en plus de leur rôle de soldat. Chargées de confectionner les repas, les femmes apprêtent ces produits locaux selon la tradition grecque des milieux populaires. Les céréales, consommées sous forme de galettes de blé ou de *maza* d'orge (sorte de polenta), constituent l'élément principal du repas, tandis que poissons, viandes, légumes ou légumineuses sont considérés comme des accompagnements. Particulièrement appréciés par les Grecs, les produits de la mer salés ou marinés, sont mijotés en sauce. La friture à l'huile reste longtemps exceptionnelle. La viande constitue un plat occasionnel. Les légumineuses, sous forme de soupes ou de purées sont avec les céréales, un autre élément de base de la cuisine grecque. Les légumes et bulbes, sauvages ou cultivés, agrémentent également ces plats ainsi que le fromage et la précieuse olive que l'on retrouve à tous les repas. Les fruits et le miel apportent la note sucrée.



Bibliographie sommaire (ouvrages disponibles à la médiathèque d'Hyères)

BATS M., *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v.350-v.50 av. J.-C.), modèles culturels et catégories céramiques*. 72 pl. Suppl. à la RAN, 18, Paris, CNRS, 1988, 271 p.

BATS M. (Sous la dir.), *Olbia de Provence (Hyères, Var) à l'époque romaine (I^{er} s. av. J.-C.- VII^e s. ap. J.-C.)*. Coll. Études Massaliètes n°9, Aix-en-Provence, Édisud, 2006, 476 p.

BRESCIANI M., OLLIVIER. D., TRÉGLIA J.-C., *Moissonneurs des mers. Les pêcheurs grecs et romains d'Olbia*. Catalogue de l'exposition, Hyères, 2001, 32 p.

BRUN J.-P., BORRÉANI M. (collab.), *Carte archéologique de la Gaule, le Var, 83/1 et 83/2. Pré-inventaire archéologique*. Paris, 1999, 2 vol., 984 p.

Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud. Catalogue de l'exposition, Musée de Marseille, 1990, p. 206-213.

HERMARY A., TRÉZINY H. (Sous la dir.), *Les cultes des cités phocéennes*. Actes du colloque d'Aix-en-Provence /Marseille juin 1999, Coll. Études Massaliètes n°6, 464 p.